

De quoi je me mêle ?

Pièce en un acte

de

Bernard LAURENDEAU

Personnages

L'HOMME : La trentaine.

LE VISITEUR : Homme élégant d'une cinquantaine d'années.

LA JEUNE FEMME : La trentaine, caractère vif.

Décors :

Un appartement au mobilier succinct; un canapé, deux fauteuils. La pièce est mal rangée, des affaires traînant par-ci par-là. Une porte d'entrée et une autre menant à la chambre.

Durée :

75 minutes.

Résumé :

Un homme a décidé de se tuer ce jour même, mais l'arrivée importune d'un visiteur puis d'une jeune femme va perturber ses plans. Qui est donc ce visiteur ? Et cette jeune femme ? Que veulent-ils vraiment ? La vérité, dévoilée peu à peu, fera de ce jour, un jour inoubliable....quelle qu'en soit l'issue.

Un homme assis à un bureau relit une lettre qu'il a écrite:

L'HOMME: Aussi, puisque tout ce que j'entreprends foire lamentablement, que ma vie n'est plus qu'un magma d'échec et de désillusion, je ne vois pas pourquoi j'essaierais de la prolonger. J'ai donc décidé d'y mettre fin. Je ne sais pas qui lira cette lettre puisque je n'ai ni famille, ni amis, ni amour, disons que je l'ai écrite pour moi ou pour le passant qui, par le plus grand des hasards, poussera cette porte et entrera ici.

Pendant qu'il lit sa lettre à voix haute, la porte s'ouvre doucement et apparaît un autre homme, le premier ne le voit pas. Une fois sa lecture terminée, celui-ci plie sa lettre soigneusement, range son stylo dans le tiroir du bureau, ainsi que le bloc de feuilles, hésite et pose sa lettre sur le bureau bien en évidence. C'est ce moment que choisit le visiteur pour tousser et faire remarquer sa présence. Le premier sursaute et se lève d'un bond.

L'HOMME: Qui êtes-vous et par où êtes-vous entré ?

LE VISITEUR (*très naturel*): Par la porte.

L'HOMME: La porte ? Elle était ouverte ?

LE VISITEUR: Tout à fait, je ne suis pas passé à travers. Du reste, n'est-il pas étrange qu'un homme qui veut se suicider laisse la porte de son appartement ouverte ? Il me semble que dans un tel cas, dont je me préserve, je m'enfermerais à clé, je tirerais les volets, je me claquemurerais avec mon désespoir.

L'HOMME: Mais ...Mais...je suis chez moi. Je fais comme je veux. Comment savez-vous, d'abord, que je cherche à me suicider ?

LE VISITEUR: Vous lisiez à voix haute quand j'ai poussé la porte de chez vous. Je vous ai donc entendu lire cette lettre...Mais, je vous en prie, continuez...Suicidez-vous.

L'HOMME: Mais...je ne peux pas...

LE VISITEUR: Ah bon, déjà ?

L'HOMME: Enfin.. Je veux dire...Je ne peux pas faire ça... là devant vous.

LE VISITEUR: Ne vous en faites pas pour moi, vous ne me dérangez pas.

L'HOMME: Mais...Mais...C'est vous qui me dérangez.

LE VISITEUR : Je vois, vous préférez mourir seul, sans public. Vous n'aimez pas qu'on vous regarde faire. Cela vous bloque, vous paralyse. Ça vous coupe tous vos moyens...ou le peu qui vous reste.

L'HOMME: Mais enfin, monsieur, qui êtes-vous ? Vous faites intrusion chez moi et venez me dire ce que j'ai à faire.

LE VISITEUR: Je m'en garderai bien. Je ne voudrais, en aucune façon, intervenir dans vos choix. Ce sont les vôtres et non pas les miens. Je vous l'ai dit, je me préserve de ce genre de décision qui s'annonce, par essence même, définitive.

L'HOMME: Alors, monsieur, je vous prie de me laisser.

LE VISITEUR: Vous avez à faire ?

L'HOMME: Vous le savez bien.

LE VISITEUR: Ah oui, mourir. C'est vrai. Je ne sais pas si l'on peut dire qu'il s'agisse d'une occupation très saine.

L'HOMME (*de plus en plus agacé*): Assez, monsieur. Dites-moi la raison de votre visite que nous en finissions une bonne fois pour toutes.

LE VISITEUR: Soyez précis et ne m'insultez pas. Que VOUS en finissiez une bonne fois pour toutes.

L'HOMME: Je ne vous insulte pas.

LE VISITEUR: Pardonnez-moi, mais m'inclure dans votre projet est une insulte. Combien de fois devrais-je vous dire que l'idée même de mettre fin à ses jours me révolte. Il y a tant d'autres façons de mourir brutalement sans avoir besoin de le faire soi-même.

L'HOMME: Ah, je vois ! Vous êtes prêtre. Vous venez me faire la morale ?

LE VISITEUR (*en tournant sur lui-même*): En ai-je l'habit ?

L'HOMME: De nos jours, cela ne compte plus. Vous pouvez parfaitement être ce que je dis et vous cacher derrière une tenue des plus ordinaires.

LE VISITEUR : Vous trouvez ?

L'HOMME: Quoi ?

LE VISITEUR: Vous trouvez que ma tenue est des plus ordinaires ?

L'HOMME: Je ne sais pas. Je m'en moque. Je veux que vous quittiez cet appartement et que vous me laissiez tranquille.

LE VISITEUR: Oui, j'ai bien compris ça.

L'HOMME: Mais, vous restez là.

LE VISITEUR : Comment comptez-vous vous y prendre ?

L'HOMME: Pour me débarrasser de vous ?

LE VISITEUR: Pour vous suicider. Vous avez dû y penser, peaufiner un plan. Quand on veut mourir, ce doit être la première chose à laquelle on s'attache. Je serais bien curieux de savoir ce que vous avez choisi.

L'HOMME: Mais...

LE VISITEUR: Non, ne dites rien. Laissez-moi deviner.

L'HOMME: Mais enfin, monsieur, cette situation est absurde.

LE VISITEUR: Je ne vous le fais pas dire. Je suis bien heureux que vous ne le remarquiez pas vous-même. Ce n'est pas la mort qui est absurde. Non, elle est bien le seul événement dont nous puissions être sûrs qu'il arrivera. L'absurde viendrait de cette envie de précipiter cet instant de son propre chef comme s'il s'agissait de partir en voyage pour une destination lointaine sur un coup de tête.

L'HOMME: Ce n'est pas un coup de tête.

LE VISITEUR: Ah non ? Alors que vous ne savez même pas comment vous allez vous y prendre pour mener votre projet à son terme. Permettez-moi, mon pauvre monsieur, de douter que vous ayez eu un semblant de réflexion à ce sujet. Cela étant, ça ne veut pas dire que vous échouerez dans votre tentative, d'autres, avant vous, dans un état égal de désespoir y parvinrent, mais, sans réflexion, vous laissez beaucoup de place à la chance.....ou à la malchance, quelle qu'en soit l'issue.

L'HOMME: Vous allez me proposer une méthode ? Une façon pour en finir à coup sûr ?

LE VISITEUR: Ne comptez pas là-dessus. Je ne vous tiendrai pas la main quand vous vous tirerez une balle dans la tête.

L'HOMME: Pourquoi une balle dans la tête ? Qu'est-ce qui vous fait croire que je choisirai ce mode opératoire ?

LE VISITEUR: Mode opératoire ? Voilà un mot magnifique pour décrire une action aussi absurde. (*l'homme va pour rouspéter, le visiteur l'en empêche*) C'est vous qui l'avez dit. Peut-être préféreriez-vous la pendaison. Ou encore le gaz, la tête dans le four ? Les médicaments ? C'est un peu faible, vous ne trouvez pas ? (*se dirigeant vers la fenêtre et l'ouvrant en grand*) à moins que vous ne choisissiez le grand saut (*il se penche par la fenêtre*) quoique du premier étage avec une pelouse pour vous accueillir, il n'est pas certain que vous réussissiez dans votre entreprise, même pas sûr que vous vous cassiez quelque chose.

L'HOMME; Ce n'est pas bientôt fini tout ce verbiage. Vos considérations m'insupportent. Je ne vous ai jamais demandé votre avis. Qu'est-ce que cela peut vous faire que je me tue en me pendant ou en me jetant par la fenêtre ? Nous ne nous connaissons même pas. Si encore, vous étiez un de mes voisins, je pourrais comprendre votre attachement à me faire changer d'avis. Pour le principe de bon voisinage ou encore vous pourriez être mon propriétaire, là aussi vous auriez une bonne raison de m'empêcher d'agir. Un appartement se loue beaucoup moins bien après un suicide, mais vous n'êtes ni l'un, ni l'autre, alors (*se dirigeant vers la porte et l'ouvrant en grand*) merci de votre visite et bon vent.

LE VISITEUR: Vous n'auriez rien à boire ? J'ai la gorge un peu sèche. Il fait très chaud chez vous.

L'homme referme la porte en colère.

L'HOMME : Il ne m'écoute même pas.

Il se dirige vers un coin de la pièce, attrape un verre, le remplit d'eau et le tend au visiteur. Celui-ci prend le verre et le regarde à travers la lumière.

LE VISITEUR : Ce qui a de merveilleux avec l'eau, c'est qu'elle peut prendre toutes les teintes, toutes les formes possibles...par transparence. Par contre, ce qui me désole, c'est qu'elle ait si peu de saveur. Vous devez bien avoir un peu d'alcool quelque part. Pour relever le goût de l'eau... bien fade

sans accompagnement.

L'homme renfrogné attrape une bouteille de whisky et s'apprête à en verser dans le verre du visiteur, celui-ci l'arrête:

LE VISITEUR : Attendez (*il se lève, verse l'eau par la fenêtre ouverte et tend son verre*). Il serait bien dommage de dénaturer un tel breuvage. Saviez-vous que les Chinois en distillaient déjà il y a plus de deux mille ans ?

L'HOMME : Que voulez-vous que ça me fasse ?

LE VISITEUR : Ah, vous n'êtes pas amateur de whisky. Pourtant, celui-ci est bien fameux. (*l'homme allait ranger sa bouteille, quand le visiteur lui prend des mains*) Laissez cette bouteille par ici, je ne dis pas que je n'en reprendrai pas un autre verre. (*il boit*) Vraiment délicieux.

L'HOMME (*d'un ton ironique et agacé*): Tout va bien ? Vous ne désirez rien d'autre ? Je ne sais pas...Un cigare peut-être ? Je pourrais vous faire couler un bain pour que vous vous détendiez....Pendant que je me suicide...

LE VISITEUR : Un bain, dites-vous ?

L'HOMME : (*en colère*) Je n'ai pas de baignoire !

LE VISITEUR : Vous me faites donc une proposition malhonnête ! Une promesse que vous ne pouvez pas tenir.

L'HOMME: Qu'est-ce qu'il y a de malhonnête ? Je ne vous promets rien. J'ironise, je suggère. J'essaie de vous faire prendre conscience que vous vous incrustez chez moi et que j'aimerais bien me retrouver seul....pour...

LE VISITEUR : ...Pour mourir, je sais. N'empêche que vous m'avez proposé un bain dans une baignoire que vous n'avez pas. Cela est malhonnête.

L'HOMME: Malhonnête ? Mais qui est le plus malhonnête des deux ? Celui qui voit débarquer chez lui un homme qu'il n'a pas invité à entrer et qui essaie, par des procédés détournés, j'en conviens, de le faire partir aussi vite qu'il est apparu ou celui qui entre chez les gens sans être invité et qui se comporte comme le propriétaire des lieux sans aucune vergogne ?

LE VISITEUR: Je ne suis pas chez les gens, je suis chez vous.

L'HOMME: D'accord, pas chez les gens, vous êtes chez moi, en effet. Et à ce titre, j'ai le droit de vous demander de lever votre cul de ce fauteuil et de repartir d'où vous venez.

LE VISITEUR: Par pitié, épargnez-moi ces piques de vulgarité. Je ne crois pas que cela vous corresponde.

L'HOMME: Qu'est-ce que vous en savez ? Je peux être vulgaire, voire grossier, si vous insistez.

LE VISITEUR: La grossièreté est tout autre. Elle n'est pas forcément dans les mots. La grossièreté a un vestiaire des plus garnis.

L'HOMME : Écoutez, je me fous de ce que vous pensez de moi. Je me fous de savoir si vous me

considérez, vulgaire ou pas. Dites-moi ce que vous voulez ou quittez cet appartement immédiatement.

LE VISITEUR : Quoique je me demande si finalement vouloir mettre fin à ses jours n'est pas le comble de la vulgarité, voire de la grossièreté envers vous-même.

L'HOMME : Mais de quoi je me mêle ? Que savez-vous de ma vie ?

LE VISITEUR : Peu de choses, il est vrai.

L'HOMME : Alors, laissez-moi seul avec ma solitude et fichez le camp.

LE VISITEUR : Ah ! C'est donc ça, la solitude vous pèse. Au point de ne rien trouver de mieux que de quitter ce monde qui vous laisse seul, abandonné.

L'HOMME : Si vous voulez. Merci de votre visite et au revoir. *(l'homme essaie d'entraîner le visiteur vers la porte, mais celui-ci ne bouge pas).*

LE VISITEUR : Et si je vous proposais de ne plus être seul.

L'HOMME : Comment ça ?

LE VISITEUR : Si vous aviez quelqu'un auprès de vous pour vous tenir compagnie.

L'HOMME : Et qui donc ?

LE VISITEUR : Moi.

L'HOMME : Vous ? *(l'homme part dans un grand éclat de rire)* Ah, merci bien. Vous êtes bien la dernière personne avec qui je voudrais avoir une relation, même épisodique. J'aurais trop peur que votre curiosité ne fasse de ma vie un enfer. Pardonnez-moi, mais à connaître l'enfer, je préférerais connaître le vrai.

LE VISITEUR : Il semblerait, pourtant, que vous avez déjà créé votre enfer sur terre. Je vous plains.

L'HOMME : Je n'ai que faire de votre compassion.

LE VISITEUR : Mais, il ne s'agit pas de compassion. La présence de quelqu'un près de vous, vous ferez le plus grand bien. Vous pourriez échanger, partager. Une nouvelle vie recommencerait. Je peux vous aider à trouver cette personne.

L'HOMME : Vous êtes quoi ? Vous travaillez pour un club de rencontre ? Vous débarquez chez les gens seuls et vous leur proposez « de la compagnie ». *(Imitant un vendeur)* Regardez, J'ai un catalogue des plus variés. J'en ai des pages pleines de gens seuls, n'hésitez pas, c'est du premier choix. Et si vous n'êtes pas satisfait, nous reprenons la marchandise sans frais de votre part ou nous vous proposons un échange. C'est ça que vous faites ? C'est à mourir !

LE VISITEUR : Justement.

L'HOMME : Oh, arrêtez ! Ne jouez pas sur les mots. Je n'ai pas besoin de compagnie, merci.

LE VISITEUR : Je ne vous comprends pas. Il y a quelques instants, vous vous plaigniez d'être seul, mais si on vous en propose, vous la refusez.

L'HOMME : Je vous ferai remarquer que vous m'aviez proposé VOTRE compagnie, ce qui au vu de ces quelques minutes que nous passons ensemble, ne m'emballe pas outre mesure. De plus, je vous ai dit que j'étais seul, mais je ne vous ai pas dit que je recherchais à ne plus l'être. Souvent, il vaut mieux être seul que mal accompagné.

LE VISITEUR : C'est ce qui vous est arrivé ?

L'HOMME : Quoi donc ?

LE VISITEUR : D'être mal accompagné.

L'HOMME : (*hésitant*)..Ça ne vous regarde pas.

LE VISITEUR : Ou alors, vous avez toujours été seul sans personne auprès de vous.

L'HOMME : Vous m'agacez avec vos questions...Laissez-moi tranquille.

LE VISITEUR : Je ne cherche qu'à vous aider.

L'HOMME: Je ne vous ai rien demandé. Pourquoi voulez-vous m'aider ? En quoi cela vous concerne-t-il ? Qu'est-ce que ça peut bien vous faire que je sois seul ou non, que je veuille me suicider ou pas ?

LE VISITEUR : Principe d'humanité. On ne laisse pas quelqu'un en détresse sans essayer de lui venir en aide. Cela me paraît évident.

L'HOMME : Ce que je n'arrive pas à comprendre, c'est, comment vous avez su que je voulais me suicider et que vous arriviez ici à ce moment précis ?

LE VISITEUR : Je suis toujours là où on m'attend le moins.

L'HOMME : Ah bon ! Vous faites ça souvent. Vous apparaissez chez les gens au moment où ils vont mourir. « Coucou, je viens vous sauver ».

LE VISITEUR : Pas forcément. Je ne parlais pas d'aller chez mes semblables, mais seulement il m'arrive de me trouver mêlé à des situations vraiment inattendues. La vie vous réserve de drôles de surprises. Et c'est pour ça que je reste persuadé qu'il vaut mieux la vivre que d'essayer d'y échapper pour des raisons qui paraissent pour le moins un peu floues.

L'HOMME : Ce sont les miennes.

LE VISITEUR : Quant à mourir, laissez faire le destin. Il ne manque ni d'originalité ni d'imagination. Si vous tenez absolument à mourir rapidement, il trouvera un moyen, meilleur que vos arguments erronés.

L'HOMME : S'ils ne vous plaisent pas, vous pouvez sortir.

LE VISITEUR : Je le sais.

L'HOMME: Mais vous restez là.

LE VISITEUR : Mais je reste là.

L'HOMME : Génial ! Alors, dites-moi comment vous avez atterri ici ?

LE VISITEUR : Un heureux hasard.

L'HOMME : Heureux ? Parlez pour vous. Je ne vois pas ce qu'il y a d'heureux à votre visite.

LE VISITEUR : Peut-être que ma visite prolonge pour quelques instants votre vie et qu'il est possible qu'elle vous fasse prendre conscience de la bêtise de votre geste....

L'HOMME : ...Elle me fait surtout prendre conscience que j'aurais dû m'y prendre plus tôt, comme ça je n'aurais pas eu à vous supporter.

LE VISITEUR : J'aurais peut-être quand même été là.

L'HOMME : Vous vous rendez compte que la dernière image que je vais garder de ce monde, c'est votre tête. Tiens, ça me donnerait presque envie de vivre encore.

LE VISITEUR : Ne vous gênez pas, vivez encore.

L'HOMME : À quoi bon !

LE VISITEUR : Il y a bien des choses que vous aimez ? Des choses qui vous retiendraient un peu ?

L'HOMME : Je ne vois pas.

LE VISITEUR : La musique. C'est bien ça la musique. Vous devez bien avoir un disque que vous aimez que vous puissiez écouter pour qu'il vous nettoie la tête de vos pensées nauséabondes.

L'HOMME : C'est déjà fait.

LE VISITEUR : Apparemment, ça n'a pas suffi.

L'HOMME : Apparemment.

LE VISITEUR : Quel genre de musique, écoutez-vous ?

L'HOMME : C'est important ?

LE VISITEUR : Du rock. Du rap. De l'opéra ?

L'HOMME : Du blues.

LE VISITEUR : Vous n'avez pas essayé autre chose. Je ne sais pas des rythmes latinos, de la salsa, du jazz. Quelque chose d'un peu plus gai.

L'HOMME : J'aime le blues.

LE VISITEUR : D'accord, n'insistons pas. Et les femmes ?

L'HOMME : Les femmes?

LE VISITEUR : Vous savez ces êtres vivants que nous côtoyons chaque jour et qui nous font nous comporter comme des batraciens baveux à chaque fois qu'elles nous regardent avec des yeux pleins de promesses.

L'HOMME: Merci, je sais ce que c'est qu'une femme. Mais, vous croyez que si j'avais une femme dans ma vie, je penserais à me flinguer ?

LE VISITEUR : Nous y voilà. La seule présence d'une femme dans votre vie, même si elle était seule dans un monde vide d'êtres humains, suffirait à vous redonner goût à la vie, à vous faire oublier cette désastreuse idée de vous tuer ?

L'HOMME : Peut-être.

LE VISITEUR : Comment ça peut-être ? Vous ne pouvez pas hésiter, là. C'est oui ou c'est non.

L'HOMME : (*s'énervant*) Je ne sais pas. Sûrement. Connaître une femme qui s'intéresse à moi pourrait me faire changer d'avis. Oui, sûrement.

LE VISITEUR : Et vous ne connaissez pas de femmes qui s'intéressent à vous ?

L'HOMME : À votre avis.

LE VISITEUR : Avez-vous cherché au moins ?

L'HOMME : Pardon ?

LE VISITEUR : J'ai l'impression, mais je peux me tromper, que vous vivez un peu reclus, comme enfermé sur vous-même. Une sorte d'ermite tapi dans sa grotte en quête d'une vérité existentielle sur le monde et qui ne trouvant pas de réponse se recroqueville un peu plus sur lui-même Je me trompe ?

L'HOMME : Je vous emmerde.

LE VISITEUR : C'est bien ça. Vous vous exprimez. Vous émettez une idée, une pensée. Vous passez votre tête en dehors de votre antre.

L'HOMME: ça y est, je sais. Vous êtes psy et vous venez tenter une nouvelle thérapie sur moi. Je ne sais pas comment vous avez eu mon adresse, mais je vous sers de cobaye.

LE VISITEUR : S'il vous plaît, ne rajoutez pas la paranoïa à tout le reste, c'est assez compliqué comme ça. Je vois bien que cet appartement est votre univers. Votre seul univers. Vous ne devez pas beaucoup sortir. Aller à la rencontre des autres. Tenez, que savez-vous de vos voisins ?

L'HOMME : Mes voisins ? Pas grand-chose....

LE VISITEUR : Avez-vous déjà discuté avec l'un d'entre eux ?

L'HOMME : J'en croise certains. Dans le hall. Dans l'ascenseur.

LE VISITEUR : Et ?

L'HOMME : Et rien.

LE VISITEUR : Vous ne parlez pas avec eux ? Vous ne cherchez pas à les connaître un peu mieux ?

L'HOMME : Si, je leur parle.

LE VISITEUR : Qu'est-ce que vous vous dites ?

L'HOMME : Bonjour, bonsoir. Je suis poli avec eux.

LE VISITEUR : Vous êtes poli, oui. Moi, je dirais lisse plutôt. Tout est lisse en vous. Il n'y a pas d'aspérité. Rien à quoi s'accrocher.

L'HOMME : Ce n'est pas bientôt fini. Vous allez me courir sur le haricot encore longtemps comme ça ?

LE VISITEUR : Courir sur le haricot ? Voilà une métaphore des plus inattendues. Courir sur le haricot. Mais dites-moi pour en revenir aux femmes. Avant de vous enfermer dans votre grotte, vous en avez connu, non ? (*Regard d'incompréhension de l'homme*) ...Je veux dire vraiment..(*Même jeu*)...intimement ?

L'HOMME : Vous avez vraiment décidé de me pourrir la vie, vous.

LE VISITEUR : N'inversez pas les rôles. Vous n'avez eu besoin de personne pour vous pourrir la vie comme vous dites. Vous ne voulez pas répondre à ma question ? (*l'homme ne dit rien*) Non, je demande ça parce que vous êtes encore jeune...la trentaine, non ? (*l'homme ne dit rien*) Vous êtes plutôt pas mal....Il me semble, donc, difficile à croire que vous n'avez pas eu quelques aventures galantes.

L'HOMME : Jusqu'où comptez-vous aller comme ça ? Vous croyez qu'en fouillant dans mon cerveau, vous allez me faire changer d'avis ? Que je vais reprendre goût à la vie ? Franchement, depuis que vous êtes entré dans cet appartement, j'ai de plus en plus hâte d'en finir, rien que pour ne plus vous entendre ni vous voir.

LE VISITEUR : Voilà l'ambiguïté de la situation. Vous voulez vous débarrasser de moi pour mettre votre projet insensé à exécution, et je quitterai cet appartement qui si vous me promettez de ne pas le faire.

L'HOMME : Si ce n'est que ça, je vous promets. Voilà, vous m'avez convaincu. Je vais continuer à vivre, vous pouvez partir. Et chaque jour, je remercierai le ciel de vous avoir rencontré et de m'avoir sauvé la vie. Ça vous va, comme ça ? Vous voulez bien y aller ?

LE VISITEUR : C'est marrant, vous ne me paraissez pas vraiment sincère. Je sens une pointe d'ironie dans vos propos.

L'HOMME : N'en croyez rien. Tenez (*il se dirige vers son bureau et attrape la lettre qu'il a écrite*). Je déchire ma lettre. J'oublie l'idée de me suicider....Je vais occuper ma journée....Tiens, je vais faire un peu de rangement.... Puis, je vais me changer et sortir.... Je vais aller à la rencontre du monde qui m'entoure. (*Tout en se disant ça, il se dirige vers la porte*). Je me sens un autre homme, prêt à affronter les vicissitudes de la vie avec entrain et optimisme. Vous pouvez être fier, vous m'avez ouvert les yeux. Merci de votre visite et au revoir. (*il ouvre la porte et se retrouve nez à nez avec une jeune femme d'une trentaine d'années. Il a un instant d'hésitation avant de parler*). Madame ?

LA JEUNE FEMME : Mademoiselle.

LE VISITEUR (*enthousiaste*) : Mademoiselle ! (*il se rapproche de la porte*).

LA JEUNE FEMME : Excusez-moi, je dérange. (*elle s'apprête à repartir, le visiteur la retient*)

LE VISITEUR : Mais pas du tout. Monsieur allait seulement mettre fin à ses jours.

LA JEUNE FEMME : Dans ce cas, je passerai un peu plus tard. Quand monsieur ne sera plus occupé. (*Elle prend conscience d'un coup, de ce que vient de dire le visiteur*). Mettre fin à ses jours ?

LE VISITEUR : Oui.

LA JEUNE FEMME : Mais, c'est horrible !

LE VISITEUR : C'est ce que j'essaie de lui dire depuis un moment, mais il ne veut rien savoir.

LA JEUNE FEMME : (*entrant dans l'appartement et regardant l'homme*). Mais, monsieur, vous ne pouvez pas faire ça. Vous devez résister à cette tentation. Cette journée peut encore vous apporter de bonnes surprises.

L'HOMME : Je ne vois pas ce qui pourrait....

LA JEUNE FEMME : (*le coupant*)... Qu'est-ce qui vous restera après ? Avez-vous pensé à ce que vous deviendrez si vous faites ce geste ?

L' HOMME (*embarrassé*) Ben...

LA JEUNE FEMME : Un tas de poussière. Un simple tas de poussière. Votre vie entière réduite en un tas de poussière que l'on pourra négligemment pousser sous un meuble. Toute votre vie, oubliée sous un meuble. Un tas de poussière que le premier courant d'air éparpillera ou pire que le prochain locataire de cet appartement avalera dans son aspirateur. Votre vie dans un aspirateur pour l'éternité. Vous vous rendez compte où votre geste va vous conduire ?

L'HOMME (*abasourdi*) : Vu comme ça...

LE VISITEUR : ...ça donne à réfléchir.

LA JEUNE FEMME : Nous devenons tous un tas de poussière. Vous comme monsieur ou moi. Je veux bien devenir un tas de poussière, mais le plus tard possible, et pas oublié sous un meuble. Je me verrai bien dans une urne bien brillante, portée par mes proches, peut-être mes enfants ou mes petits-enfants et éparpillée dans le vent sur un coin de terre que j'aurais particulièrement chéri. Un jour de printemps ou d'été, un jour de beau temps. C'est bien le beau temps pour s'éparpiller dans la nature. J'aurai mon éternité à moi, calme et sereine, car je serai morte d'une mort douce et tardive (*haussant le ton, devenant presque agressive*)....Et pas brutalement à la fleur de l'âge sans rien laisser dans ce monde que du désespoir et de l'amertume. Que voulez-vous que ce monde fasse de votre désespoir et de votre amertume ? Vous ne croyez pas qu'il a assez à porter le sien ? Si tout le monde faisait comme vous, mais il n'y aurait plus que ça, du désespoir et de l'amertume. On étoufferait sous le désespoir et l'amertume. Merci pour ceux qui restent, qui s'accrochent à leur vie comme à un tronc dans l'océan. Merci pour ceux qui se battent contre le découragement et qui en plus doivent éviter votre désespoir et votre amertume.

Un moment de silence, l'homme reste bouche bée et le visiteur a un regard amusé vers la jeune femme. L'homme réagit le premier.

L'HOMME: *(s'adressant au visiteur)* Vous vous connaissez ?

LE VISITEUR : Ah non, pas du tout ! Mais je regrette, mademoiselle mérite d'être connue.

LA JEUNE FEMME *(beaucoup plus calme et embarrassée)* : Excusez-moi, je me suis laissée emporter. Je ne recommencerai pas, je vous promets. À quel titre, pourrais-je vous empêcher de commettre un tel acte ? Après tout, c'est votre vie... enfin je veux dire votre mort. Et cela ne me concerne en rien. Je vais me retirer... discrètement... comme je suis venue... enfin, avant que je parle.

Elle s'apprête à quitter la pièce, mais le visiteur la retient.

LE VISITEUR : Mais non, restez, mademoiselle. Nous ne serons pas trop de deux pour convaincre monsieur. Je suis sûr qu'il va de plus en plus apprécier votre présence.

LA JEUNE FEMME : Vous êtes certain ? Je ne voudrais pas importuner, monsieur dans un moment pareil. Devant le choix qui se présente à lui.

LE VISITEUR : Bien au contraire. N'est-ce pas monsieur ?

L'HOMME *(comme sortant d'un rêve)* : Pardon ?

LE VISITEUR : La présence de mademoiselle ne vous dérange pas ?

L'HOMME : *(encore un peu sonné)* : Hein ? *(prenant conscience de la situation)*. Non, je vous en prie..... Vous êtes sûr qu'il n'y a pas quelqu'un d'autre derrière la porte ? Parce qu'à ce train-là, je me demande si je ne vais pas voir débarquer toute la ville pour m'empêcher de me tuer.

LE VISITEUR : Nous ne sommes que deux.

L'HOMME : C'est incroyable. Je me plaignais de ne jamais voir personne, et en l'espace de quelques minutes, j'ai deux visites. De personne que je ne connais pas, de surcroît.

LE VISITEUR : Le contraire aurait été étonnant, vous ne connaissez personne.

LA JEUNE FEMME : Monsieur doit connaître quelques personnes.

LE VISITEUR : Personne, je vous dis.

LA JEUNE FEMME : Monsieur a une famille

LE VISITEUR : Personne, je vous dis.

LA JEUNE FEMME : Des collègues de travail ?

LE VISITEUR : Personne, je vous dis.

LA JEUNE FEMME : C'est impossible. Des amis d'enfance ?

LE VISITEUR : Personne, je vous dis.

LA JEUNE FEMME : Une petite amie ?

LE VISITEUR : Pas de petite amie.

LA JEUNE FEMME : Mais ce désespoir, cette amertume, il n'a pas pu se faire ça tout seul ?

LE VISITEUR : Si, apparemment, il a pu.

L'HOMME : Si je vous dérange, vous me le ferez savoir par texto (*il montre son téléphone portable*)

LA JEUNE FEMME : Mais, vous avez un téléphone portable (*elle s'en empare et commence à chercher à l'intérieur*) Vous devez avoir quelques numéros en mémoire. Des amis, des connaissances....un numéro ancien oublié. (*elle cherche, puis lève la tête vers le visiteur, incrédule*) Incroyable, son répertoire est vide.

LE VISITEUR : Vous voyez, c'est un cas.

LA JEUNE FEMME : Je ne le crois pas. Je n'ai jamais vu ça. Un téléphone portable avec un répertoire vide, c'est insensé. Même pas un numéro a appelé en cas d'urgence. Le désert téléphonique. Le no man's land de la communication. Le trou noir de la relation humaine. Je ne savais pas que cela pouvait exister. Vous vous en servez pourquoi de votre téléphone, si vous n'avez personne à appeler ?

L'HOMME : Je m'en sers pour....pour....(*abattu*) Je ne m'en sers pas.

LA JEUNE FEMME : Même pas pour un service ? Je ne sais pas, moi...pour commander une pizza.

L'HOMME : Je ne mange pas de pizza.

LA JEUNE FEMME : (*fouillant à nouveau dans le téléphone*) Vous communiquez par mail, alors. (*elle relève la tête*) même pas d'adresse mail. (*elle lui rend le téléphone*). Je suis rentrée dans une autre dimension. Cet appartement n'est pas ce que l'on croit. Ce n'est pas un appartement. J'ai dû remonter le temps sans m'en rendre compte. Je dois me trouver à l'époque des téléphones à cadran, de la télé en noir et blanc, des tourne-disques, des coiffures en forme de choucroute. C'est horrible. Je ne suis peut-être même pas née.

L'HOMME : (*agacé*) Justement, puisque vous n'êtes pas née. Il est encore temps de sortir de mon appartement par la porte d'entrée et d'oublier tout ça. Vous reviendrez plus tard, après votre naissance....bien après votre naissance.

(*Pendant qu'il dit tout ça, la jeune femme a attrapé son propre téléphone*).

LE VISITEUR : En tous les cas, on va vous regretter si vous mettez votre projet à exécution. Parce que dans le monde d'aujourd'hui (*il insiste bien sur ce mot en regardant la jeune femme qui ne le voit pas occupé à se servir de son téléphone*) où grâce aux ondes, au numérique et autres moyens de communication, tout le monde a au moins une relation même si elle n'est que virtuelle, un spécimen de votre trempe mérite d'être connu.

LA JEUNE FEMME : Ouf, sauvé ! J'ai du réseau. Je suis bien à mon époque.

LE VISITEUR : Rassurez-vous, mademoiselle, vous êtes bien vivante et vous n'êtes pas dans la troisième dimension, mais bien dans l'appartement de monsieur qui vit, cela ne fait aucun doute, en

marge de la société.

LA JEUNE FEMME : *(tout d'un coup, presque admirative)*. Un marginal. Vous êtes un marginal, mais je croyais que cela n'existait plus...vous êtes allé jusqu'au point de non-retour. ...Mais, c'est magnifique !

L'HOMME : *(troublé par le changement d'attitude de la jeune femme)* Ah ! Vous trouvez.